

# Un poète suisse : Albert Richard

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **33 (1882)**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-557349>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# UN POÈTE SUISSE <sup>(1)</sup>

---

## ALBERT RICHARD

C'est le souffle divin, l'air de la liberté.

Tel est le dernier vers des *Poèmes helvétiques* d'Albert Richard. Il résume admirablement l'œuvre tout entière du chantre de St-Jacques et de Morat. C'est « l'air de la liberté » qui traverse toute cette poésie de mâle inspiration et de farouche vigueur. Richard fut un amant passionné de l'indépendance. Et si l'on peut reprocher quelquefois de rudes accents à sa lyre, des élans d'une sauvage énergie et des cris d'une amère franchise, il ne faut point voir là ce qu'il serait injurieux de chercher dans les strophes de ce patriote et de ce penseur. Ce n'est pas de la rhétorique ampoulée, de la satire prétentieuse, des grands mots sonores, qui caractérisent ces *Poèmes helvétiques*, dont les cœurs suisses ne s'enthousiasmeront jamais assez. C'était une âme foncièrement honnête que celle de Richard, une âme faite de noble fierté et de haute vertu. S'il a flagellé parfois nos indifférences coupables et nos lâchetés, avec la sincérité brutale d'un cœur révolté, ne l'en blâmons point. Ces apôtres à la voix puissante qui chantent leur *sursum corda !* dans notre siècle de prose, sont à louer et sont à bénir. Ils secouent un peu nos égoïsmes, ils troublent nos sommeils, ils ramassent dans la poussière des intérêts mesquins et des satisfactions aisées le grand drapeau de l'Idéal ; et, s'ils paraissent « venir trop tard dans un monde trop vieux », ils n'en

(1) Conférence donnée à Courtelary et à St-Imier, dans le courant de mars 1882.

sont pas moins de ces glorieux poètes qui se sont appelés Juvénal et qui se sont appelés Dante.

Ce qui permet d'excuser bien des imperfections, de pardonner bien des violences dans le livre de Richard, c'est l'idée qui domine toute son œuvre,

C'est le souffle divin, l'air de la liberté.

\*  
\*  
\*

Je tenais à dire ces choses avant de vous faire connaître celui que la Suisse vient de perdre. Il a paru ces derniers temps, et, dans plusieurs journaux du pays, des critiques que j'oserai traiter d'injustes. Un charmant poète neuchâtelois, M. Ph. Godet a consacré, dans la *Suisse libérale*, un article très dur à l'auteur des *Poèmes helvétiques*. En voici quelques lignes : « Il a adopté une attitude raide, hautaine et de lion rugissant dont il ne se départ presque pas un instant ; ensorte qu'il règne dans son livre une tension continue qui est très fatigante et qui agace au-delà de toute idée. »

D'autres que M. Godet n'ont pas ménagé Richard. On feint de ne voir en lui qu'un Alceste de parade. On ne comprend plus cet âpre langage. Chauvinisme de commande, colères péniblement rimées, exaltations à froid que tout cela ! Nous avons bien autre chose à faire qu'à lire une réédition, en français suisse, des *Iambes* de Barbier. Pourquoi, de grâce, broyer du noir comme à plaisir, se battre dans le vide contre des ennemis imaginaires, sonner une fanfare guerrière en pleine ère de jouissance quiète et de profonde accalmie ? A quoi bon cet inutile déploiement d'alexandrins sinistres et de métaphores extravagantes ? Laissons cette corde aux orateurs de la chaire, aux tribuns des clubs démagogiques ! Le siècle se porte fort bien. Est-il donc nécessaire de tous ces médecins tant pis pour le trouver malade ?

Voilà comment s'expriment des lettrés, très délicats et fort prisés, sur le compte de ce pauvre Albert Richard.

Nous aurons à redresser ces appréciations malveillantes et, sans être au nombre des admirateurs quand même du poète vaudois, nous saurons lui rendre la justice qui lui est due. Nous ne le placerons ni trop haut ni trop bas, mais nous entendons bien qu'il conserve, dans notre littérature nationale, la place qu'il a méritée et qui est d'entre les premières.

Avant tout, un mot de biographie.

Je puiserai la plupart de mes renseignements dans une notice que M. Marc Monnier a publiée dernièrement dans le *Journal de Genève*. Cette étude très-fidèle, écrite d'une main amie, sera notre meilleur guide dans l'examen de cette vie modeste, traversée de tant de souffrances et meurtrie par tant d'oublis.

On sait maintenant la date exacte de la naissance d'Albert Richard. Il vint au monde à Orbe, le 1<sup>er</sup> décembre 1801 et non en 1807 comme on l'a dit longtemps. Il est d'un an l'aîné de Victor Hugo. C'est donc l'un des enfants de cette vigoureuse génération littéraire qui gagna la bataille des romantiques contre les classiques. Nous verrons qu'il paya de sa personne dans la révolution poétique inaugurée par les *Méditations* de Lamartine et formulée par le poète de *Cromwell*.

Son origine n'a rien d'aristocratique. Le père de Richard, pour me servir d'une jolie expression de M. Marc Monnier, faisait le métier et avait l'esprit de Figaro. Il passa donc sa jeunesse dans la petite boutique d'un barbier vaudois et rien ne laissait présager quelque avenir à ce bambin déjà sérieux et songeur.

De bonne heure, il fut envoyé en pension chez des fermiers, à Plongeon. Il y dévora la bibliothèque du propriétaire absent. Cette bibliothèque, qui est encore là, contenait des livres de toute sorte. Il s'éprit surtout des romans de chevalerie, sans négliger pourtant ses études au collège de la ville voisine. A douze ans il obtenait le prix d'orthographe. Mais, pauvre comme il l'était, il dut



connaître les terribles nécessités du travail pour vivre, avant d'arriver à la carrière modeste qu'il parcourut de 1847 à 1870, à l'académie de Genève.

Il entra comme compositeur à l'imprimerie de Luc Lestlé. Puis, à dix-neuf ans, sans autres ressources que des provisions d'espérances et d'illusions, il entreprit le voyage décevant de tant de provinciaux qui vont chercher fortune à Paris.

Il y rédigea des prospectus et s'occupa de la correction de manuscrits. Besogne qui répondait mal à ses rêves de gloire, alors qu'il partait vers la grande ville, une comédie en portefeuille et des poèmes plein le front :

Son séjour à Paris se prolongea et ne fut point perdu. Il fréquentait la société des romantiques, voyait Victor Hugo, se jetait à corps perdu dans ce fier mouvement d'intelligences qui poussait la jeunesse de 1830 vers un renouveau de l'art et de la poésie. Le moyen âge étant à la mode, il puisa largement à cette source d'inspiration. Et l'on peut supposer qu'il conçut alors le plan d'écrire ce cycle de poèmes épiques qui l'ont rendu si justement populaire en Suisse. D'une nature ardente et passionnée, il fut un des combattants de la bataille de *Hernani*. Il se plaisait à raconter plus tard à ses élèves comment il avait abandonné les pans de son unique redingote aux fureurs des classiques, le fameux soir du 25 février 1830. C'était le bon temps celui-là, le temps des juvéniles ferveurs, des enthousiasmes printaniers. Chaque œuvre nouvelle était un champ de lutte. On avait un étendard, un but, une foi. Et malgré toutes les exagérations, tous les excès, toutes les folies que Théophile Gautier a rappelés dans son livre des *Jeune France*, c'était une époque sans pareille que celle-là, dans sa fièvre généreuse et dans son amour du seul laurier !

La révolution politique de Juillet lui valut moins que la révolution littéraire. La librairie fut ruinée et Richard s'en revint au pays natal où il entra comme sous-maître

dans la pension Venel. Il se mit activement à l'étude des langues. En quelques années, il apprit le latin, le grec, l'allemand, l'italien, l'espagnol et même le portugais. C'est à ce travail acharné qu'il contracta la maladie dont il ne s'est point guéri.

Vers 1835, il fut nommé par vocation professeur de littérature française au Gymnase de Berne; il donna également des cours à l'Université de la capitale. Malheureusement les Bernois ne lui étaient pas très sympathiques, et les années qu'il passa dans la cité des Zæhringen ne furent point heureuses.

Richard n'avait qu'un désir : retourner à Genève. En 1847, ses amis politiques étant arrivés au pouvoir, il obtint la chaire de littérature comparée à l'Académie genevoise. Il y demeura jusqu'en 1870, où sa cécité l'obligea à la retraite.

Que fut son enseignement ? Je laisse la parole à M. Marc Monnier qui devint le successeur de Richard après avoir été son élève : « Richard savait les langues et les poètes, et seul ou presque seul pendant vingt-deux années, entretint à l'Académie le feu sacré. A force de chaleur, il faisait de la lumière. Aux deux tiers de la leçon, il descendait de la chaire pour communiquer de plus près aux auditeurs son enthousiasme et sa conviction. Sans lui, les Genevois, qui passèrent à l'Académie de 1848 à 1870, auraient terminé leurs études supérieures sans avoir entendu parler de Shakspeare, de Dante et de Goethe. Bienfaits modestes qui font peu de bruit dans le monde, mais qui ne sont point perdus, bien qu'on oublie souvent le bienfaiteur. »

A partir de 1870, Albert Richard coula sa vieillesse dans l'isolement, avec une pension modeste qui lui fut votée, comme un hommage national, par le grand-conseil de Genève. Presque aveugle, il travaillait toujours, ayant l'admirable dévouement de sa fille pour lui venir en aide. Il écrivait quelques vers, réunissait parfois de vieux amis.

fidèles, Jules Vuy, Antoine Carteret et d'autres, pleurait ses infortunes et passait les longues heures de sa vie forcément recluse à réciter des pages entières de ses poètes aimés. Doué d'une merveilleuse mémoire, il savait par cœur des chants entiers de Dante, de Camoëns et d'autres. En même temps il mettait la dernière main à une nouvelle édition de ses *Poèmes helvétiques*. La mort, dès longtemps attendue, interrompit ce travail le 11 novembre 1881. Il avait quatre-vingts ans. Ce qu'il importe de relever avant de terminer la partie biographique de cette conférence, c'est tout ce qu'il y avait de bon, de noble et d'humain dans le caractère de Richard. Le farouche poète de *St-Jacques* était d'une douceur d'enfant. Il adorait les faibles, tout ce qui ploie et tout ce qui souffre. Il avait horreur de la vivisection comme il avait horreur de la guerre. Et, par-dessus tout, il était profondément religieux, d'une religion très-sincère mais toute de tolérance. Je cite son dernier sonnet, qui est peut-être injuste, mais qui ne manque point d'une certaine grandeur :

La poussière se gonfle et l'ombre veut reluire ;  
Dans son aveugle orgueil, l'homme ose nier Dieu ;  
Le vermisseau se dresse altier ; pour le conduire,  
La déesse Raison de tout lui tiendra lieu.

Raison que la raison sans cesse vient détruire,  
Lueur qui bien souvent nous trompe et dure peu,  
Gouvernail impuissant à sauver le navire  
Qui tournoie et se perd sous la vague et le feu.

La raison d'aujourd'hui, la veille, était folie,  
Folie encor demain peut-être. Cette vie  
Est une mer où l'homme, en vain cherchant le port,

Va d'écueil en écueil, de souffrance en souffrance.  
Apôtres du néant, qui tuez l'espérance,  
Otez-nous donc aussi la douleur et la mort !

Cette pièce de vers est une transition toute naturelle

qui me permettra de commencer sans autre, l'étude des *Poèmes helvétiques* d'Albert Richard.

Le livre qui vient d'être réédité contient les *Chants suisses* de l'édition épuisée de 1851 et le poème de *Morat* qui fut publié en 1862. Il est compréhensible que plusieurs des morceaux dont se compose l'œuvre de Richard ont perdu de leur valeur. Ils procédaient, en partie, de circonstances oubliées aujourd'hui. L'actualité ne vit qu'une heure et ceux qui la célèbrent ne doivent pas s'attendre à voir leurs travaux durer davantage. Cependant il est encore de belles pages à lire dans ces poèmes qui sonnent à nos oreilles comme les notes perdues d'un écho lointain. Je m'arrêterai d'ailleurs de préférence aux pièces qui chantent des événements mémorables et qui gardent, après trente ans, toute leur fraîcheur du premier jour.

*Rousseau à l'île de St-Pierre* date de 1832. Ce morceau n'est pas dans le genre ordinaire de Richard. C'est une idylle gracieuse dans son émotion. A part quelques incorrections qui ne sont point rares chez notre poète, tout est charmant, sauf les vers de la fin.

Reçois mon infortune, île au charmant ombrage !  
Rousseau persécuté, fugitif, languissant,  
Rousseau proscrit, chassé de rivage en rivage,  
Foule les bords fleuris de son pas chancelant.  
Ne crains pas que sur toi j'attire la tempête,  
Le monde que je hais n'entendra plus ma voix.

A ma vieillesse errante, accorde une retraite,  
Seulement une pierre où reposer ma tête,  
Et je serai content. La profondeur des bois,  
Le spectacle enchanteur des monts, de la verdure,  
Le calme de tes eaux, une existence obscure,  
C'est tout ce que je veux ; ne me repousse pas !

Un Parnassien n'admettrait guère des rimes comme celles de *languissant* avec *chancelant*. Il concevrait malaisément que l'on dit de Rousseau :

Sa voix, habituée à des flots d'harmonie.

Il ne tolérerait pas un alexandrin comme celui-ci :

Rousseau croyait avoir rencontré le repos,

et il s'écrierait à bon droit que c'est là de la prose rimée.

Néanmoins il pardonnerait en faveur d'admirables vers qui sont fréquents chez Albert Richard. Je cite :

Et séparé trop tard de ce monde illusoire,  
Rêvait l'oubli comme il avait rêvé la gloire.

Et plus loin :

La douce illusion, bonheur des malheureux.

Presque tout est à louer dans *Rousseau à l'île de St-Pierre*. Par contre, la fin est mauvaise. Je la donne sans commentaires :

Dors paisible, ô Rousseau ! Le destin moins rebelle...  
Mais soudain, aux abois de son dogne fidèle,  
Le grand homme s'éveille et voit devant ses yeux  
Un esquif dont la proue effleure sa nacelle.  
On lui donne un message... O surprise cruelle !  
Le sénat des Bernois le chasse de ces lieux.

Quelle tirade embarrassée et quels vers prosaïques !

Avec le *Massacre du Nidwald*, nous trouvons le vrai Richard, le Richard patriote, le Richard populaire. On se souvient qu'en automne 1798, le Nidwald voulut secouer le joug que la France faisait peser sur la Suisse. Le 9 septembre, le général Schauenbourg pénétra dans le pays et livra une sanglante bataille où douze cents Nidwaldais, hommes, femmes, adolescents, luttèrent treize heures contre seize mille Français. Le nombre eut enfin la victoire. Au triomphe succéda un horrible carnage que le poète a peint en vers de flamme.

Il y a dans cette pièce, à l'allure tourmentée, ce souffle puissant qui est l'une des grandes qualités de Richard. On pourrait juger sans doute que l'œuvre n'eût

rien perdu à être resserrée entre de plus étroites limites. Certaines descriptions reviennent trop souvent sous une autre forme. L'auteur n'a pas encore ce don précieux de maîtriser sa pensée. L'imagination va son chemin un peu au hasard. Elle a de nobles mouvements, de fiers accents ; cependant elle gagnerait à n'être pas la folle du logis qui vole très-haut, je le veux bien, mais qui ne sait s'arrêter.

Néanmoins ce poème restera. Il renferme certains passages qui vous forcent à les relire. Je ne connais pas beaucoup de vers pareils à ceux-ci :

La rage sur le front, la bouche menaçante,  
L'infortuné roulant une prunelle ardente  
S'arrête, et son rocher vole sur l'ennemi.  
On voit le sang jaillir sous la masse pesante ;  
Il court, un bataillon se referme sur lui.

Un autre pénétrant au sein d'une colonne,  
Une hache à la main, parmi les rangs épars,  
Frappe, couche à ses pieds tout ce qui l'environne,  
Comme le bûcheron au milieu des forêts.  
D'autres sont abattus ; mais leur âme obstinée  
Jusqu'au dernier soupir a gardé ses fureurs :  
Ils se traînent mourants, et leur dent acharnée  
S'attache encore à leurs vainqueurs.

Et cette strophe :

Pâtre tombé sanglant au seuil de ta chaumière,  
Pourquoi ton œil glacé qui va fuir la lumière,  
Fait-il, pour se rouvrir, de pénibles efforts ?  
Que cherches-tu ? ton fils, ton épouse ou ta mère ?  
Tu redoutes pour eux la servitude amère...  
Ah ! dors tranquille, ils sont tous morts.

Par contre j'aurais à relever maintes souvenances des poètes que Richard aimait. Il est bon de faire comme Molière et de prendre son bien où on le trouve. Encore n'en faut-il pas trop prendre, car c'est toujours le bien d'autrui. Voyez ce vers, par exemple :

L'amour du sol natal, l'horreur de l'étranger.



Cela ne vous rappelle-t-il pas un vers de Casimir Delavigne :

L'amour du nom français, le mépris du danger ?

L'alexandrin suivant est-il bien de Richard ?

Et, le fer à la main, achèvent de mourir.

La paternité n'en revient-elle pas, en bonne partie, à quelqu'un d'autre ? (1)

Les réminiscences classiques ne sont pas introuvables chez ce romantique. Des vers comme :

O Dieu, sois favorable au dessein qui les guide,

Entre ses bras d'airain, l'étranger palpitant  
S'épuise en vains efforts contre son adversaire,

se supposeraient facilement dans une des mauvaises tragédies de Voltaire.

Mais j'oublie ces détails, ces futilités qui appartiennent davantage au métier qu'à la poésie, pour relire cette magnifique apostrophe aux Suisses dégénérés :

Ne vaincrez-vous jamais que dans des jeux d'enfants ?

Ah ! le plus noble but, c'est le cœur des tyrans !

Ossements des héros, du milieu des ténèbres,

Relevez-vous couverts de vos linceuls funèbres !

Debout sur vos cercueils ! veillez sur notre sort !

Vos fils sont terrassés par l'effroi qui les dompte ;

Ils bravent aujourd'hui la honte

Comme vous autrefois la mort.

J'ai peu de choses à dire de *La tourmente au St-Bernard*. C'est un poème bien ordonné qui peut être rangé au nombre des heureuses inspirations de Richard,

*L'Appel aux Suisses* qui date de septembre 1832 serait assez inexplicable si l'on n'en faisait un peu l'historique.

(1) A P.-E. Lebrun, dans son *Voyage en Grèce*.



On venait de découvrir un complot dirigé contre le gouvernement de Berne et l'on croyait généralement que la diplomatie autrichienne y était pour quelque chose. De là grand émoi par toute l'Helvétie. Les patriotes aisément inflammables s'étaient un brin exagéré le péril. Il n'y eut point de bataille et les Suisses n'eurent point à répondre à cet « appel » de notre poète :

Eh bien ! debout, prenez vos armes !  
Écoutez le cri des alarmes !  
Voyez autour de nous ces sinistres apprêts !  
Debout ! car l'Helvétie en danger vous appelle :  
Vous vouliez tous mourir pour elle...  
Compagnons ! êtes-vous tous prêts ?

Personne ne mourut. *L'Appel aux Suisses* n'en demeure pas moins une belle page vibrante de fortes et saines pensées.

J'ai hâte d'en venir à la célèbre ballade : *Wala de Glaris*. Qui n'en sait au moins les premiers vers par cœur ?

Honneur de la patrie, effroi des ennemis,  
Roi des braves, salut, ô Wala de Glaris !

Je croirais faire injure aux connaissances historiques de mon auditoire en lui contant les exploits du héros glaronnais. D'ailleurs je préfère laisser parler le poète. C'est un pur chef-d'œuvre que ce morceau. Il mériterait de figurer dans toutes les chrestomathies. Le début est tout bonnement sublime :

Pâtres, chantez Wala ! Jamais dans une charge,  
Plus rude combattant, par l'ennemi cerné,  
Ne sut s'ouvrir chemin plus sanglant et plus large.  
Jamais dans les périls son cœur n'a frissonné ;  
De deuil et de terreur il marche environné :  
Son bras qui fait toujours de mortelles blessures,  
Comme un bras de géant enfonce les armures.

Savez-vous quel souvenir ce poème évoque en moi ?

Et ce souvenir est à lui seul mon meilleur éloge. Je le comparerais volontiers à certains passages de ce chant magistral qui s'appelle : *Eviradnus* dans la *Légende des siècles* de V. Hugo. Même ampleur de forme, même élévation de pensée, même grandeur sereine. Et je parphraserais volontiers un vers connu de Boileau, en disant :

Un poème pareil vaut seul une épopée.

Ce serait dépasser les bornes que je me suis assignées, que de vouloir examiner dans tous leurs détails chacune des pièces composant le volume d'Albert Richard. Il me faut donc ne dire que l'indispensable et rien que l'indispensable.

Voici venir les *Polonais* qui suivent immédiatement *Wala* dans le Recueil des *Poèmes helvétiques*. Pourquoi ce titre ? Il est nécessaire de rappeler qu'en avril 1833, quatre cents émigrés polonais quittèrent la France, où ils étaient à peine tolérés, pour chercher un asile dans notre pays. Nous les accueillîmes comme nous avons toujours accueilli les proscrits. Richard, avec la générosité de sa nature enthousiaste, ne pouvait que saluer ces pauvres exilés, d'un chant de bienvenue. *Für alles Heilige entbrannt*, comme le porte le *motto* de Körner qu'il a placé en tête de son poème, Richard aimait ces martyrs de la patrie tombée. Il souffrait de leur bannissement, de leurs détresses, de leurs deuils. Il sympathisait de cœur et d'âme avec cette grande infortune de la Pologne. Et il s'écriait :

Ils viennent. Les voici. Salut aux Polonais !

Tout Richard est dans ces strophes attendries et fières. Il suffisait qu'il y eût des malheureux pour qu'il s'en approchât ; il suffisait qu'il y eût une cause vaincue pour qu'elle devint sienne. Et c'était une cause sacrée que celle de la Pologne agonisante sous le joug sanglant des oppresseurs qui faisaient « régner l'ordre à Varsovie. »

Avec le *Léman* nous rentrons dans la poésie lyrique aux notes émues et douces. Le Léman ! Quel poète ne l'a chanté, ce beau lac aux ondes claires et mélodieuses, qui dort entre les rives fleuries du canton de Vaud et de la Savoie ? Le Léman ! Qui n'a compris la poésie de ses bords ravissants, de son éternel azur ? Le Léman ! mais c'est le coin aimé de la patrie, c'est la patrie romande elle-même. Le Léman !...

Voyez ! L'ombre s'enfuit. A la nouvelle aurore,  
La Dôle au flanc rapide avec lenteur se dore.  
Nul zéphyr, ô Léman ! ne trouble ton azur  
Et ne fait murmurer ton onde vaporeuse.  
L'astre-roi, s'élançant de la montagne ombreuse,  
Sur les flots assoupis s'est levé doux et pur.

. . . . .  
Asile de la paix, sur ta plage fleurie,  
Puisse la liberté, gloire de ma patrie,  
O mon lac, à jamais fixer son vol errant !  
Et puisse-je moi-même, alors que viendra l'heure  
Où Dieu m'appellera dans une autre demeure,  
Te saluer encor de mon regard mourant.

Ces harmonies charmeuses et tendres se rencontrent peu sous la lyre de Richard. On voit pourtant que le poète connaît aussi les notes douces et qu'il a, lui aussi, ses échappées de rêve et de mélancolie.

Le *Réveil* est une sorte de nouvel *Appel aux Suisses*. Il est difficile aujourd'hui de saisir le but de cette poésie guerrière. Les beaux vers ne manquent pas à maints endroits. Ecoutez cette vigoureuse sortie contre nos ancêtres de 1830 :

Les enfants corrompus, les fils des anciens braves,  
Ne sont bien qu'en livrée à la porte des grands ;  
Les chefs se font valets aux gages des tyrans,  
Et pour vertus n'ont plus que des vertus d'esclaves.

Voilà des alexandrins coulés dans le bronze. C'est la

forme définitive où rien n'est à reprendre. Auguste Bar-  
n'eût pas dit mieux, ni avec plus de simple grandeur.

J'ai parlé de Barbier. Les *Iambes* percent souvent dans  
les *Poèmes helvétiques*. La strophe qui suit, moins le  
rythme, semble extraite de la *Curée* :

Mais le vase d'injure enfin a débordé ;  
Le vieux chien perdant patience,  
Contre ses ennemis tout-à-coup a grondé,  
En leur montrant sa gueule immense.  
Il s'est dressé terrible, et sur les impudents  
Courant comme aux beaux jours de sa jeunesse ardente,  
Hérissé, l'œil en feu, la voix rude et tonnante,  
Il les a dispersés au seul bruit de ses dents.

Même luxe de métaphores, même crudité d'expressions.  
Ce sont deux génies ou deux talents frères. Il y aurait de  
curieux rapprochements à établir entre l'auteur de l'*Idole*  
et l'auteur de *St-Jacques*.

Rien de particulier à signaler dans le *Proscrit*. La *Peur*,  
qui est de 1836, étonne comme le *Réveil*. On est à se  
demander si tous ces cris d'alarmes valaient d'être pous-  
sés. Mais ce poème est admirable à bien des titres, et  
quoiqu'il puisse nous paraître s'escrimer, à la façon de  
don Quichotte contre les moulins à vent d'Ibérie, il est  
digne de passer à la postérité. Désirez-vous des pensées  
antiques, un mâle langage, un large souffle ? Venez !  
Puissez à pleines mains :

Non, nous n'avons plus rien du sang de nos aïeux !  
Triste objet de pitié, d'insolente risée,  
Comme un vieillard caduc traîne sa vie usée,  
Nous nous traînons ployés sous leur nom glorieux.  
Nous sommes murs blanchis s'écroulant en ruine,  
Marbres à lettres d'or recouvrant des tombeaux,  
Chiens battus qui, pleurant, vont lécher la houssine ;  
Sangliers devenus pourceaux.

. . . . .  
C'était là des guerriers ! nous nous sommes des femmes.  
Dans la marche, il nous faut toujours des cieux sereins ;  
Le sac et le fusil courbent nos faibles reins.  
Les fatigues d'un jour épouvantent nos âmes.  
Oh ! de quel rire amer, vieux et durs compagnons,  
Votre bouche eût sans doute accueilli ces poupées !  
D'un souffle, vous eussiez fait ployer ces mignons ;  
De trois doigts rompus leurs épées.

Le ton est raide peut-être. A quoi bon, diront les uns, ces véhéments sarcasmes, ces ombres d'aïeux évoquées, ces entrechoquements de glaives ? Pourquoi toute cette fanfare belliqueuse sonnée à plein cuivre, comme dans une charge ? Réservons pour la guerre ces coups de clairon ! En temps de paix, il font songer à quelqu'un qui chanterait la *Marseillaise* dans un concours agricole...

Oh ! je sais bien qu'on peut railler ces âmes fortes toujours sur le qui-vive. Les égoïstes, pour qui tout est bien, ne conçoivent pas ces tragiques appels. Mais s'ils voyaient, comme ces grands clairvoyants que sont les poètes, une race qui se meurt, un peuple qui s'endort, une génération qui croule dans la torpeur des satiétés et des indifférences, ils béniraient peut-être l'œuvre sainte de ces sombres avertisseurs. Il faut, aux heures de somnolence et d'affaissement, emboucher la trompette du réveil jusqu'à ce que l'on soit entendu de ceux qui ne veulent pas entendre.

Nous avons en Suisse la manie des fêtes populaires où l'on s'enivre d'amour patriotique. On y exalte un héroïsme de convention, un orgueil national d'apparat. On y brave l'étranger qui ne nous menace point ; on y fourbit des armes qui ne sortiront pas du fourreau ; on chante la vaillance helvétique sur tous les refrains connus des « toasts à la patrie. »

Lisez la *Peur* d'Albert Richard, vous qui pérez dans les tribunes enguirlandées, devant une foule qui boit,

avec des acclamations, vos harangues chauffées à blanc par la liesse des festivals et les débordements d'un chauvinisme surmené ! Lisez la *Peur* ! Lisez la *Peur* ! Et souvenez-vous que nos ancêtres parlaient moins, mais que l'on pouvait dire de ces glorieux :

O Suisse ! nul jadis ne pouvait t'outrager,  
Sans rencontrer un bras qui savait te venger.

Ces vers sont de Richard aussi. Ils forment comme le refrain altier d'une ballade intitulée : *La Tour de Schwannau*. Elle est trop connue pour que j'aie à m'y arrêter.

*Reconnaissance* fait allusion au triste rôle du roi Louis Philippe qui, après avoir cherché un refuge en Suisse durant la Terreur, n'en réclamait pas moins, quarante ans après, l'expulsion du prince Louis Napoléon Bonaparte. Albert Richard proteste en vers énergiques contre cette violation du droit d'asile.

*L'Ossuaire de Stanz*, qui est l'une des plus longues pièces des *Poèmes helvétiques*, rappelle le *Massacre du Nidwald*. Le poète se meut dans la même sphère. Toutefois on sent l'effet du talent mûri, des qualités définitivement acquises.

« Je suis loin de haïr les Français, » dit Richard dans une note qu'il a placée en tête de ce poème ; mais il ne peut leur pardonner leur sanglante intervention de 1798. *L'Ossuaire de Stanz* est l'histoire de l'invasion française dans les petits cantons. Oh ! la noble indignation et la généreuse révolte contre l'injustice que respirent toutes ces pages. Et comme ils sont dignement célébrés les pères de Schwytz et d'Unterwald, morts pour la patrie au lieu même où fut le berceau de la patrie !

Sur l'eau, sur terre, en leurs demeures,  
Ces hommes ont pendant treize heures  
Lutté ; mais il faut que tu meures,  
O peuple si ferme et si grand !  
Nul ne veut fuir, nul ne se rend,



Nul ne regarde à ses blessures ;  
Le mourant retient ses murmures,  
Et parfois, malgré ses tortures,  
Se relève encore à demi,  
Comme pour frapper l'ennemi.

L'œil sanglant, l'écume à la bouche,  
Blessé, le montagnard farouche,  
Avant de rouler sur la couche  
Où l'attendent ses frères morts,  
Redouble d'audace et d'efforts ;  
En face d'une armée entière,  
Sans un seul regard en arrière,  
Il combat et mord la poussière.  
Tant qu'un homme aura survécu,  
Nidwald ne sera pas vaincu.

Mais voici le chef-d'œuvre de Richard, le chef-d'œuvre de la poésie romande. J'ai nommé le *Blessé de St-Jacques*. Il faudrait pouvoir transcrire en entier ce sublime poème. Il approche de la perfection. Un critique minutieux y ferait certaines observations de détail. Je ne veux pas même essayer d'y reprendre quoi que ce soit. Je me contente d'admirer.

La bataille de St-Jacques est une de ces journées qui illustrent un peuple. Elle ne pouvait rencontrer un chanteur mieux inspiré qu'Albert Richard. Il a donné là sa note suprême.

La partie narrative est contée de main de maître. Le poème débute par ces vers qui sont sur toutes les bouches.

Ils sont là douze cents, couchés sur la poussière.  
Les uns, et pour toujours, ont fermé leur paupière ;  
Les autres, moins heureux, dont le sang coule encor,  
S'éteignent lentement, comme au lieu funéraire  
D'épuisement expire un pâle luminaire.  
Ah ! la journée est bonne et d'un riche rapport !  
On a bien moissonné sur ce champ de la mort.

Et la chevauchée du noble Bourkardt, dans le sang et



sur les cadavres, le soir de la bataille ? Qui ne s'en souvient ? Qui n'entrevoit le chevalier, dans son armure de fer, hautain, joyeux de l'horrible victoire, jetant l'insulte de son ironie aux vaincus ? Qui n'a présent devant les yeux, comme l'une de ces innoubliables scènes que rien n'efface, l'arrivée de Bourkardt, « qui croit se baigner dans les roses, »

Près du brave d'Altorf, Arnold, vieux capitaine ?

Et quelle mémoire n'a pas retenu ces vers impérissables ?

Avec Bourkardt alors, il se voit face à face,  
Le chevalier demeure immobile à sa place.  
L'œil hagard, il contemple, un frisson dans le corps,  
Ce fantôme sanglant dont les terribles gestes  
Des braves outragés semblent montrer les restes,  
Et le courroux empreint sur ce front menaçant  
Où l'astre des nuits jette un rayon palissant.  
Il veut fuir, mais ses pieds sont cloués à la terre ;  
Et comme un condamné, quand sonne l'heure amère,  
Il sent un froid mortel se glisser dans son cœur,  
Le briser, et les dents lui claquer de terreur.  
Le vieux lion réveille une force expirante ;  
A ses côtés, il prend une pierre pesante,  
Qu'il lance au chevalier : « Parmi nous reste aussi !  
« Tiens, dit-il, baise encor la rose que voici ! »

On crie partout que les Français n'ont point d'épopée. En voilà de la poésie épique, de celle que fait Victor Hugo et de celle qu'eût signée Dante !

Je ne m'attarde point au *Chant des Montagnes* qui est un bel hymne patriotique, dans le genre de Juste Olivier, pour indiquer en passant deux morceaux remarquables : *Infâmie* et *Trahison*.

Pourquoi ces titres ?

L'*Infâmie* que stigmatise Albert Richard, c'est la triste coutume que l'on avait, dans la Suisse d'avant 1848, de chasser, de commune à commune, de canton à canton,

comme des réprouvés et des parias, ces familles connues jadis sous le nom de *Heimathlosen*. *Infâmie*, c'est l'histoire lamentable d'une de ces troupes errantes qui n'avaient de patrie nulle part et qui partout cherchaient une patrie. Cette honte a disparu, pour l'honneur de la Suisse. Et c'est heureux, car les déshérités se lassent enfin de tous les affronts subis, de toutes les misères souffertes, de toutes les convoitises inapaisées. Aussi bien :

Aidez le pauvre, au nom de la terre et du ciel !  
A son âpre boisson, mêlez un peu de miel !  
Dans vos festins, vos bals, vos jeux qu'il vous souvienne  
Qu'on se désole ailleurs ! Donnez avant qu'on prenne !  
De peur que le troupeau chassé par votre main,  
Et qui bêle aujourd'hui, ne rugisse demain.

Le progrès des idées libérales dans notre pays a effacé cette tache sans nom. La patrie est pour tout le monde. La civilisation a pris sa revanche sur les abus surannés d'un passé qu'on ne regrette plus.

*Infâmie* touchait à une question sociale, *Trahison* touche à une question politique. Ce poème est l'écho de bruits alarmants qui circulaient en Suisse vers 1845. Le cri public accusait les chefs du parti catholique d'en appeler à une intervention étrangère. Je n'ai pas à contrôler ce qu'il y avait de vérité au fond de ces rumeurs. Je n'ai qu'à faire l'éloge sans restrictions de ces beaux vers. Quel souffle et quelles patriotiques colères !

. . . . .  
On ne saurait trouver perversité si noire.  
L'homme peut être vil, rampant, lâche, menteur,  
Mais il ne peut tomber aussi bas dans l'horreur.  
On frappe sans pitié son ennemi par terre ;  
On écrase le juste ; on trahit ses amis ;  
On calomnie ; on tue une femme à la guerre ;  
On laisse bafouer, chose horrible ! sa mère,  
Mais on ne vend pas son pays.

Quelques uns de ces vers paraîtront d'une langue un peu heurtée. Je le concède. Richard saisit plus qu'il ne charme. Il faut lui demander plutôt la force que l'harmonie. Cependant des strophes comme celles-là sont d'une poésie brûlante de feu sacré. Ce n'est point un parfait rimeur qui a chanté cela. C'est tout simplement un grand poète.

*Déception*, qui date de l'année du *Sonderbund*, n'est pas à louer moins. Le *Salut helvétique* et l'ode au *Général Dufour* me laissent très insensible. Ceci, par exemple, est d'un poncif outré :

Salut, ô contrée,  
Toujours désirée,  
Toujours adorée.  
Séjour enchanté.  
Salut, toi qu'on aime,  
Comme un bien suprême  
Qui vient de Dieu même,  
Sainte liberté !

Ceci n'est pas moins une corde usée de la lyre patriotique :

Ce n'était point alors pour soutenir les rois  
Contre des opprimés que la vaillante Suisse  
Armait sa forte main. Jalouse de ses droits,  
Elle voulait pour tous le droit et la justice.

Les deux premiers alexandrins de cette stance sont un air connu. Inutile de le refaire sur un autre ton. Au troisième vers, le rejet de tout un hémistiche est d'une inexcusable lourdeur. Enfin le mot *droit* revient deux fois à une ligne d'intervalle...

Mais assez de petite critique ! Nous avons à étudier l'épopée de *Morat*, qui est très étendue et qui a été publiée séparément en 1882. Les éditeurs des *Poèmes helvétiques* l'ont recueillie. Ils ont rendu un véritable service aux lettres en rééditant cette œuvre qui faisait dire

à Béranger, si avare de ses louanges : « Richard est un talent distingué qui s'est fait l'interprète des plus nobles sentiments, et, dans ses vers, tout respire l'honnête homme et le patriote. »

*Morat* ne compte pas moins de soixante-dix pages. Il se divise en cinq chants : *Les deux camps, la Nuit, la Haie vive, la Bataille et le Soir.*

Le premier chant commence par une invocation.

O toi qui vers les cieux lèves ton front sublime ;  
Toi, dont le bras soutient et dont la voix ranime  
Ceux que frappe l'adversité.  
Toi, dont le souffle seul rend la terre féconde,  
Et sans qui tout est honte ou douleur en ce monde,  
Viens à moi, fière liberté !

Je t'ai donné mon cœur, voué mon existence,  
O reine de nos monts ! et, pour toi, dès l'enfance,  
J'ai vécu, combattu, souffert.  
Je n'en ai point regret ; je garde ma parole ;  
Tu consoles de tout, mais qu'est-ce qui console  
Celui qui t'aime et qui te perd ?

Puis vient la description des deux camps. Je trouve celle de l'armée bourguignonne d'un style un peu lâche, et par trop surchargé. Les adjectifs y fourmillent. Les épithètes s'y entassent. Voici comment Richard parle du Téméraire :

Ce Charles de Bourgogne, éprouvé capitaine,  
Le geste impérieux, l'œil dur, la voix hautaine  
Et stridente...

Cela continue ainsi durant quelques vers. C'est décidément un langage trop festonné.

Par contre l'armée suisse est magistralement dépeinte. Nous voyons défiler tous les héros de *Morat* : Waldmann, Hallwyl, Hertenstein, Fegeli et Hans Weber, le poète batailleur tenant la lyre d'une main et la hallebarde de l'autre.

Les deux camps se sont fixés aux alentours de la cité moratoise où le vaillant Adrien de Bubenberg tient depuis vingt-cinq jours les Bourguignons en échec. Charles le Téméraire est anxieux. L'amer souvenir de Grandson lui remonte au cœur. On se battra demain. Si c'était la défaite ?

Nous sommes au deuxième chant : *La Nuit*. C'est en vain que le duc veut chasser de sa pensée les présages de désastre qui le hantent. A travers son insomnie, passe je ne sais quel sinistre pressentiment. Il a beau se regimber contre cette obsession du malheur prochain. Il doute, il craint, il tremble. Et ceux qui tremblent sont à moitié vaincus. L'étoile de son ancienne fortune s'est voilée. Il marchait dans l'ivresse des triomphes et des gloires. Il tenait la France. Il tiendrait l'Europe... Mais voici les revers et les chutes. A Grandson, le prestige est tombé. A Morat, l'armée est détruite. A Nancy, la mort.

Tremble, tyran ! Demain, sur ta grandeur superbe,  
Va passer le malheur, comme passe dans l'herbe  
Une faux. Ton pouvoir odieux et sans lois  
De toi se détachant comme la feuille morte  
Par la bise touchée et que son souffle emporte,  
Va s'envoler au vent qui renverse les rois.

Tandis qu'au camp du duc de Bourgogne tout est angoisse, tout est confiance au camp des Suisses. On s'apprête à la bataille, et l'on se range autour du barde Hans Weber

Qui chante les vieux jours, les luttes héroïques,  
Les exploits surhumains des peuples helvétiques.

Il chante l'espérance de la victoire certaine :

Laissons à l'ennemi la peur qui déshonore !  
Compagnons, ces vaincus seront vaincus encore ;  
Vers la fuite déjà se penchent leurs drapeaux.  
Qu'avec l'aube sur eux s'abatte l'épouvante.  
Et que le soir venu, leur orgueil se contente  
D'avoir conquis la place où blanchiront leurs os !

Puis tout rentre dans la grande paix de la nuit, et l'on s'endort frissonnants de cette fièvre de bataille qui saisit les cœurs les plus fermes à l'approche des mêlées meurtrières.

Le troisième et le quatrième chants sont consacrés à la description du combat. C'est un genre où Richard excelle.

Voici d'abord les préparatifs de la lutte, les guerriers qui sortent de leurs tentes, les armées qui se rangent en ordre de bataille sous les bannières flottantes, tout le vacarme guerrier des sanglantes rencontres. Les Bourguignons avancent hautains, sûrs de la victoire, sous la pluie qui tombe du ciel gris. Les Suisses s'agenouillent et prient. Une minute de suprême recueillement. Puis le choc se produit, les canons grondent, les glaives s'entrecroisent, les hallebardes s'abaissent lourdement sur le fer des armures. C'est la fièvre belliqueuse, la fièvre de sang et de mort qui s'empare de tous les cœurs. Et là-haut, perçant les nuages amassés, comme s'il voulait éclairer de ses purs rayons, cette œuvre de carnage, le soleil paraît tout-à-coup dans sa tranquille splendeur. « Le ciel est avec nous ! » crie Jean de Hallwyl. Et les ennemis se confondent, et les rangs se déciment, et les cadavres jonchent le sol...

L'artillerie bourguignonne est fatale aux Suisses. On l'emporte dans un assaut formidable. C'est la moitié du triomphe. Les soldats de Charles-le-Téméraire perdent leur confiance. Le duc lui-même hésite. Les lieutenants parlent de se retirer dans un camp retranché. Mais il veut mériter son nom d'audacieux.

Broyons ces paysans !

De plus en plus la soif de leur sang me dévore.

La bataille recommence. Désormais les Suisses ont cette ardeur que donne un premier avantage. Rien ne leur résiste. Les corps d'armée de Charles sont détruits



les uns après les autres. Cependant la victoire fut rude et longuement disputée. A plus d'un endroit, les Confédérés menaçaient de succomber sous le nombre. Mais leur bravoure eut raison de tous les obstacles. Au soir, les troupes du duc de Bourgogne étaient en complète déroute.

Le chant cinquième, c'est la fuite, le désastre, l'effondrement de cette magnifique armée dont les restes furent anéantis, six mois après, sous les murs de Nancy. Le poème s'achève dans une grave leçon qui est en même temps une admirable page de poésie :

. . . . .  
O fils des Alpes ! si, las de suivre tes pères,  
Tu mérites jamais le cruel châtement  
De voir ton sol en proie aux hordes étrangères ;  
Et, sur ton seuil, un maître insolemment assis,  
L'œil cynique et brutal, rire de tes souffrances,  
Tais-toi. Dans l'ombre, attends cette heure des vengeances  
Qui toujours a sonné contre tes ennemis.

Garde bien, cache bien ta sombre et juste haine  
En ton âme ulcérée. A la ville, au hameau,  
Sous le plus humble toit des monts et de la plaine,  
Que la mère l'enseigne à l'enfant au berceau.  
Enfin, le jour venu, redresse-toi, secoue  
Ta chaîne ; et, retrempé dans les pleurs et le fiel,  
Romps-là ! Mieux vaut pour l'homme à la face du ciel,  
Tomber mort dans le sang que vivant dans la boue.

Que tout devienne une arme aux mains de tes enfants,  
O Suisse ! et s'il te manque un glaive de batailles,  
Saisis le bois noueux, la faux des paysans,  
Le fer des bûcherons, la pierre des murailles.  
Ne crains rien ! d'un martyr naîtront mille héros.  
Dieu veut ta liberté. Cette lumière éteinte,  
La foudre, sur l'autel portant la lampe sainte,  
Viendrait la rallumer sous les yeux des bourreaux.

J'ai dit que je louais sans réserves cette remarquable



épopée. L'on pourrait y découvrir certaines taches. Richard tient plutôt du génie que de l'artiste. La conception chez lui vaut mieux que la forme. Il semble dédaigner les artifices de prosodie, les recherches de langage, la correction classique du style, l'harmonieuse cadence des vers. Les œuvres sont tout d'un bloc. La force y domine un peu au détriment de la grâce. Sa lyre est bien la lyre aux cordes d'airain.

Mais on n'épluche pas des poèmes comme celui de *Morat*. On s'incline devant cette générosité de sentiments, devant cette vigueur d'accents, et l'on y puise ces grandes vertus civiques sans lesquelles la Suisse ne sera plus la Suisse.

Il me reste à toucher en passant les derniers morceaux des *Poèmes helvétiques*. Je n'ai rien à relever dans le chant patriotique intitulé : *En avant !* non plus que dans les belles strophes de cet *Hymne* que tous ont sur les lèvres :

Dieu protecteur, que l'Helvétie adore,  
Toi qui veillais jadis sur nos aïeux,  
Daigne aujourd'hui, daigne veiller encore  
Sur leurs enfants, libres aussi comme eux !

J'aime peu l'intermède des *Armagnacs*, sortes de scènes lyriques conçues dans le genre des chœurs des tragédies grecques. Tous les rythmes se rencontrent dans ces pages. Et dès qu'Albert Richard sort de l'alexandrin, il n'est plus à son aise. Voici, par exemple, ce que le poète met dans la bouche d'un jeune homme :

Peut-être, ô toi que j'aime,  
Pour moi, dans ce jour même,  
L'heure suprême  
Qui sonnera,  
Heure cruelle !  
D'un cœur fidèle  
Te privera.

Il y a des rimes satisfaisantes au bout de ces vers. Cependant l'on me concédera que cela ressemble mal à de la poésie. Qu'avait donc Richard de perdre son temps à des pastiches de cette faiblesse ?

Par contre, la *Schosshalde* est une excellente inspiration. La *Schosshalde* est le nom d'une forêt où les Bernois, au 27 avril 1289, livrèrent un combat à l'archiduc d'Autriche qui venait attaquer la cité des Zæhringen ; combat sanglant dans lequel périt la fleur de la jeunesse bernoise, mais où l'étranger fut vaincu.

Les *Poèmes helvétiques*, qui chantent la patrie et la liberté célèbrent dans leurs derniers vers ce qui représente pour nous la patrie et la liberté. J'ai nommé les *Alpes* et je veux clore ce rapide examen du livre de Richard en citant la pièce tout entière. Elle est comme le testament du patriote et du poète, sa suprême admiration et sa suprême pensée :

Déserts sacrés où roule un éternel orage,  
Sommets élancés vers les cieux,  
Où l'aigle à l'œil brûlant, au cri rauque et sauvage,  
Plane d'un vol audacieux ;  
Torrents qui mugissez dans le fond des ravines,  
Ruisseaux qui murmurez au penchant des collines,  
Lacs si doux, où le ciel se mire avec amour,  
Qui peut vous oublier, s'il vous a vus un jour ?

Mais ce n'est pas, ô monts, votre grandeur altière  
Que loin de vous nous regrettons,  
Ni vos glaciers, vos pics inondés de lumière,  
Vos abîmes noirs et profonds :  
Ce n'est ni le torrent, ni la vallée ombreuse,  
Ni du lac azuré la vague harmonieuse,  
C'est plus que la splendeur, la grâce et la beauté :  
C'est le souffle divin, l'air de la liberté.

\*  
\* \*

On m'accordera de ne point m'en tenir à cette analyse forcément incomplète des poèmes de Richard. Nous avons

jugé l'homme et son œuvre, en détail, par le menu. Nous lui devons mieux que cela.

Chose singulière ! Malgré le caractère éminemment national de sa poésie, la personnalité d'Albert Richard n'est point devenue populaire. On savait qu'il existait quelque part, en Suisse, un grand homme dont le nom était à peine connu. Quel pouvait bien être ce chantre de *Wala*, ce chantre de *St-Jacques* ? Pourquoi la glorieuse auréole dont l'admiration de toute la Suisse romande entourait le livre de Richard s'arrêtait-elle aux poèmes et n'allait-elle pas jusqu'au poète ? Pourquoi ces hymnes empreints du plus pur patriotisme enflammaient-ils tout un peuple, alors qu'on en était à ignorer l'existence de leur auteur ? Pourquoi Lamartine, Hugo, Musset, dans une plus vaste sphère, ont-ils vu leur individualité mise en relief presque davantage que leur œuvre, tandis que ce pauvre Richard ne récoltait rien de toute la renommée que suscitaient ses travaux littéraires ? Pourquoi vivait-il oublié, méconnu, délaissé, quand son pays lui devait un si légitime tribut d'éloges et de reconnaissance ?

Je vais vous le dire. Richard était la modestie incarnée. Il aimait le silence, l'isolement, autant que d'autres aimèrent le tapage et la popularité. Il travaillait, mais il eut souffert d'être mêlé lui-même, de sa personne, à tout le bruit de la publicité moderne. Il aurait pu s'enrôler dans un parti, monter sur les tréteaux de la scène politique, jouer un rôle de tribun, que sais-je ? Il n'avait qu'à dire : je suis Albert Richard, le poète de *Morat*, et l'on eût fêté cet homme qui a vécu comme il est mort, dans la retraite et dans l'humilité.

Quoique sa Muse ait été la Muse de l'indépendance, il ne fut jamais un de ceux que Lamennais appelait ironiquement les « parleurs de liberté. » Il n'était pas un de ceux qui recherchent la faveur du monde et qui sacrifient aux caprices des foules. Il allait son chemin, ne s'inquiétant que de son seul devoir, n'ayant que son seul but de-

vant les yeux. De là cette sincérité parfois brutale, ces farouches indignations en face de nos petites gens, ces rudes assauts à nos hypocrisies. De là cette franchise qui accuse, ces colères qui frappent, cette vertu qui châtie. Allez ! ce n'est pas avec cela qu'on recueille des lauriers. Il faut flatter pour plaire. Et la flatterie n'a jamais eu rien de commun avec celui qui jetait cet amère reproche aux trembleurs de 1836 :

Aux pères les sueurs, la mort ; aux fils, l'orgie.  
Pourquoi nous essouffler à marcher sur leurs pas ?  
Ayons le pied fuyard et la langue hardie,  
Le front bien haut, le cœur bien bas !

Voilà toute l'explication de l'obscurité dans laquelle s'est écoulée la vie d'Albert Richard.

Eh bien ! c'est là une injustice à réparer. Et je serais heureux, si je pouvais contribuer à cette œuvre de réparation tardive. Car de tous les poètes du siècle, et plus particulièrement de tous les poètes de la Suisse romande, il en est peu qui aient droit à une réhabilitation comme l'auteur des *Poèmes helvétiques*.

Si l'on demande aux littérateurs que la postérité doit accueillir, de l'inspiration, de la pensée, de l'originalité, des idées en un mot, personne plus que Richard ne peut revendiquer de sérieux titres au souvenir des générations futures. Il a peu écrit sans doute. Son œuvre est presque tout entière dans un volume de vers de trois cents pages. Les nécessités de la lutte pour l'existence ne lui ont point permis d'être ce que j'aurai l'irrévérence de nommer un poète de profession. Une carrière besogneuse, comme l'est celle de l'enseignement, prenait toutes ses heures ; une santé débile compliquée de l'infirmité précoce qui l'a conduit à la cécité, obligeait Richard à vouer la meilleure partie de son temps à ses cours universitaires. Il ne pouvait rimer qu'à loisir, en s'imposant un surcroît de la-beurs. Mais ce qu'il nous a donné vaut mieux que le lourd

bagage littéraire de la plupart des écrivains de nos jours. Il n'y a ni redites, ni superfétations dans son œuvre. La même corde vibre souvent, mais toujours rajeunie et comme renouvelée. Richard est le poète de la patrie. Il l'a chantée, sa Suisse bien-aimée, de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme. Il lui a élevé le *monumentum aere perennius* dont parle Horace. Il s'est consacré à elle, il n'a célébré qu'elle, il n'a aimé qu'elle.

Et comme il l'a bien célébrée et comme il l'a bien aimée !

Ce qui distinguera les *Poèmes helvétiques* de tout ouvrage de ce genre, c'est l'ardente sincérité, le patriotisme éclairé, les hautes envolées. Il y a un homme, un citoyen, un poète dans tout ce livre. Rien d'apprêté, rien de contraint. Rien que l'amour de la vérité et l'amour de la patrie.

Je ne trouve pas, au XIX<sup>e</sup> siècle, de poète à qui le comparer. Les *Messéniennes* de Casimir Delavignes, les *Iambes* de Barbier n'ont pas été sans exercer leur influence sur lui. Il a subi l'âpre charme de cette altièrè poésie qu'il sentait là, dans son cœur. Mais il est bien lui-même. Richard est une individualité prime-sautière et de toutes pièces. Il n'a point certaines qualités de détail. Cependant il a le don suprême du feu sacré et ce qu'il chante est bien toute son âme et tout son être. Avec ses goûts de solitude, il est resté passablement étranger au mouvement poétique de notre époque. Il vivait davantage du passé de sa jeunesse que du présent. Les nouvelles écoles qui se sont entées sur la grande école romantique, n'eurent en lui ni un adepte, ni un admirateur. La doctrine toujours plus envahissante de l'art pour l'art le laissait indifférent. Il était encore de ceux qui regardent le poète comme ayant « charge d'âmes », et qui veulent ériger l'art en un puissant levier d'éducation morale. Était-il dans le vrai ? Je penche à le croire.

Une littérature qui n'a d'autre but que le seul agrément, que la seule satisfaction artistique, manque fatalement de souffle parce qu'elle manque de but. Je veux bien que des



écrivains intéressés aient exagéré la « fonction du poète, » comme dit Hugo, si je ne me trompe. Il est quelque peu ridicule de voir des sacerdoce partout et de mettre des sermons en vers. La prose suffit à cela. Néanmoins l'art, comme toute autre émanation de l'esprit, doit servir au développement de l'humanité. En même temps qu'il est un charme, il doit être une leçon, — leçon qui profite mieux, parce qu'elle est plus douce à lire.

Richard estimait donc que le poète avait une mission. Et cette mission il l'a remplie, lui, en réveillant dans les cœurs blasés d'une génération somnolente, les anciennes vertus et les vieilles fiertés. Que souvent il ait forcé la note, je le reconnais. Dans la fougue de sa nature passionnée pour le bien, il lui est arrivé de dépasser la mesure et de tourner au pessimisme. Mais l'indignation ne se pondère point, les saines révoltes contre le vice n'usent point de périphrases fleuries. Elles vont droit au but, ayant, comme la Justice, un bandeau sur les yeux. Que leur importent les réserves, les scrupules, les ménagements !...

Dans la partie de son œuvre qui est plus spécialement dévolue aux poèmes historiques, Richard est sans égal parmi nos poètes suisses. Il a réellement le génie épique ; il conçoit grand et il fait grand. Son incontestable mérite est d'embrasser toute une page d'histoire, de n'en retenir que l'élément poétique, d'en dégager les situations frappantes, d'en évoquer les vivants souvenirs et de peindre tout cela en vers de bonne trempe, sonores comme l'airain et durs comme le fer. La plupart de ses alexandrins sont forgés d'une main vigoureuse. On les dirait tracés avec la pointe d'une épée, tant ils sont nerveux, tant ils se gravent dans les mémoires et dans les cœurs. Aussi bien, tous ces poèmes resteront, et longtemps, la *Tour de Schu anau*, le *Massacre du Nidwald*, *Morat*, le *Blessé de St-Jacques*, la *Schosshalde* et les autres. Ce sont là d'i-

noubliables œuvres pour tout Suisse qui tient à son histoire et qui aime sa patrie.

J'aurais à terminer cette étude par quelques considérations sur le style d'Albert Richard. On a vu que le poète ne cultiva point le gracieux ni le tendre. A part le *Léman*, certains passages de *Rousseau à l'île de St-Pierre*, et quelques rares bluettes, tous les *Poèmes helvétiques* sont de la grande poésie. Cependant il ne lui était pas impossible de faire rendre à sa lyre les notes les plus suaves. Savez-vous rien de plus aimable que cette fin de la *Schosshalde* ?

Le printemps gracieux met sa robe de fête ;  
Sous un tiède zéphyr, la pâle violette  
S'ouvre et la marguerite argente les prés verts.  
Parmi les blancs sureaux, le pinson, la fauvette,  
De branche en branche vont répétant leurs concerts ;  
Et l'alouette dit sa chanson dans les airs.  
L'abeille, secouant ses ailes transparentes,  
Court sur les fleurs, au bord des sources murmurantes.

Là n'était point sa voie. Chez lui la grâce n'est qu'un accident. Sa pensée, comme sa langue, se meut en des régions plus hautes et plus sévères. Mais je dois constater que la langue de Richard est en général au-dessous de la pensée. Ce n'était pas un de ces talents rubricaires observant dans toutes leurs nuances et leurs raffinements les règles si complexes de la prosodie française. Ses vers ont parfois le débraillé de ces grands seigneurs du moyen âge qui tenaient plus à la trempe de leur épée qu'à la forme de leur pourpoint. Ils sont venus du premier jet, massifs, mais solides. Le rythme souffre de certaines aspérités et la strophe de certaines incorections que le poète a dédaigné de corriger. Il lui importait peu d'être agréable à l'oreille, pourvu qu'il allât droit au cœur. La hardiesse des métaphores, les rugosités de langage, la pesanteur des rejets ne l'effrayaient point. Il n'avait également cure d'une répréhensible prodigalité d'épithètes



que l'alexandrin supporte difficilement. Il ne reculait pas devant la banalité d'une *cheville* pour obtenir le vers décisif qui devait enlever toute la pièce. Je prends au hasard un passage des *Poèmes helvétiques* :

Alors, comme un mouton sous la tranchante lame,  
Ou comme un voyageur attardé qu'un infâme  
Serre à la gorge et pille en un bois ténébreux,  
La Suisse dépouillée et près de rendre l'âme,  
Se tord sous l'étranger. Tableau triste et honteux,  
Passe, leçon brûlante, à nos derniers neveux !

Je laisse les deux termes de comparaison des deux premiers vers. Mais la « tranchante lame » est une expression bien vieillotte. L'« infâme » est un mot bien vague. Il n'est mis là que pour rimer avec « lame » et ne nous donne qu'une rime pauvre. Le rejet du quatrième vers rompt toute l'harmonie de la strophe. Quant au « tableau triste et honteux, » c'est du remplissage. La « leçon brûlante » me déplaît souverainement. Et cependant cela se lit sans choquer. Il faut un travail vulgaire de dissertation pour montrer les défauts d'un style qui frappe et qui saisit en dépit de son imperfection même. Il n'est besoin que de soigneusement étudier les dernières productions de Victor Hugo pour se convaincre de ce qu'est la magie des mots et des syllabes. L'on craint sans doute de toucher à un si grand maître. Toutefois essayez ! vous constaterez ce que j'ai découvert chez Albert Richard. Dès que l'on pénètre au fond de l'œuvre, dès qu'on se livre à un examen méticuleux, dès que l'on épluche, le prestige disparaît un peu. Aussi vaut-il mieux peut-être admirer à la bonne franquette ce qu'il y a d'admirable et ne pas en demander plus long.

Ah ! c'est une terrible chose que la versification. Aligner quelques stances convenables, brodées sur des lieux communs, n'est pas précisément un tour de force. Un collégien intelligent y arrive deux fois sur quatre. Mais com-

poser tout un poème, avec des idées neuves, des conceptions originales, une langue qui ne soit pas celle de tout le monde et faire tout cela sans blesser ni grammaire, ni prosodie, ni syntaxe, voilà le problème que fort peu sont capables de résoudre. Richard, et ce sera son tort devant l'avenir, a trop négligé la forme pour ne voir que le fond. Il méprisait les habiletés, les délicatesses, les recherches où se complaisait un Théophile Gautier. Il ne soignait même pas la rime qui, pour la plupart des contemporains, est la moitié de la poésie. Il n'avait aucun scrupule de faire rimer *Attila* et *Cecina*, *consolaient* et *bruyaient*, *autans* et *mugissements*. De nos jours ce seraient licences impardonnables. Il faut les pardonner à Richard, car, ainsi que je l'ai noté déjà, il n'est point entré dans le mouvement poétique de ces dernières années et ne l'a pas compris. Sa prosodie tient autant des classiques que du romantisme. Ce qu'il voulait, c'était émouvoir, remuer, passionner. Il y a réussi, nous pouvons lui rendre ce témoignage. Il ne désirait rien autre chose.

Nous avons signalé les défauts du style de Richard. Nous devons en relever les qualités de premier ordre. La langue est d'une incomparable vigueur, et souvent d'une netteté parfaite. Elle a la rude saveur de tout ce qui est nature. Son éloquence, jusque dans ses emportements, empoigne d'une façon irrésistible. On est pris par cette verve farouche, par cette hardiesse d'accent. Elle s'impose et subjugué comme tout ce qui part du cœur. La critiquer est possible, mais on la subit, on ne se soustrait point au saisissement de cette parole enflammée.

Il y a du tribun dans ce poète, — le laisser-aller, la chaleur, la puissance, l'émotion. Et des qualités pareilles n'excusent-elles pas toutes les imperfections de détail sur lesquelles je me suis trop longuement appesanti ?

Telles sont en quelques mots, les observations générales que j'avais à présenter sur les *Poèmes helvétiques*. Elles prouveront que je fus de toute impartialité et que mon

hommage à la noble mémoire de notre écrivain national ne doit ni ne peut être suspect. Oui, Richard est un grand poète, oui Richard est une des gloires littéraires de la Suisse. On aura beau le dénigrer en s'attaquant aux petits côtés de son œuvre. Ce qui chante dans ses poèmes, c'est l'âme elle-même de la patrie, tout ce que nous aimons, tout ce dont nous vivons : notre passé héroïque, nos luttes séculaires pour l'indépendance, notre drapeau, notre liberté, notre avenir. La Suisse respectée, la Suisse grandissante, la Suisse libre surtout, voilà quel était le but de Richard. Et il aurait pu mettre en guise d'épigraphe à son livre, en les paraphrasant, ces sublimes vers de Lamartine :

Chacun est du pays de son intelligence ;  
Je suis concitoyen de toute âme qui pense,  
La Liberté, c'est mon pays.

Février 1882.

VIRGILE ROSSEL.

